

**David di NAPOLI**

(1840-1890)

*Il donnait deux fois parce qu'il donnait vite.*

(Sénèque)

**Marcel TOURNIER**

(1888-1964)

*« Je deviendrai physicien ».*

**KAREN DORSAY**

**Éditions Jean-Jacques Guillaume**

*Collection Histoire et Patrimoine*

Éditions Jean-Jacques Wuillaume - Trace ta vie  
Dépôt Légal : septembre 2022  
ISBN : 979-10-95373-44-5





## Introduction

Cet ouvrage pourrait, en fonction du regard que le lecteur voudra y porter, être qualifié soit de roman, soit de documentaire ou pourquoi pas un mélange des deux. La première partie traite du parcours de vie de David di Napoli, la seconde raconte celui de Marcel Tournier, l'un et l'autre chercheurs scientifiques. Les inventions de David di Napoli pour les Chemins de fer de l'Est datent de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Elles sont suivies de celles de Marcel Tournier qui, au sein de l'ESPCI, de SUPELEC, de l'ONERA, de LCT et en collaboration avec de grands noms des sciences du siècle dernier, tels Paul Langevin, Louis de Broglie, Fernand Holweck et André Broca remontent à la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

Bien que leurs chemins de vie, aux origines si contrastées, se soient croisés, Marcel Tournier – issu de la bourgeoisie française, né en 1888 et David di Napoli, aux origines populaires, mort en 1890 – semblent avoir eu des passions comparables.

En examinant leurs trajectoires, il est difficile de ne pas y voir d'analogies : soif de vie, goût pour les sciences s'alliant à celle des arts – sculpture pour David di Napoli, musique pour Marcel Tournier, et curieuse coïncidence, désintéressement pour les affaires pécuniaires.

Tous les documents (photos, lettres, brevets d'invention, extraits d'articles, cours etc...) ont été découverts dans le grenier d'un manoir acquis par la famille en 1831 à Arnouville-lès-Gonesse, au nord est de Paris, là où initialement ces deux familles se rencontrèrent à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Les documents concernant David di Napoli se résument à quelques lettres écrites lorsqu'il fut envoyé aux États-Unis par les Chemins de fer de l'Est ainsi qu'une photo, une carte de visite,

une sculpture et son oraison funèbre. Les autres témoignages – beaucoup plus nombreux – se rapportent à Marcel Tournier autrefois propriétaire des lieux.

Certaines descriptions de la vie à Paris, à l'époque de la Première Guerre mondiale, sont des souvenirs de la petite enfance relatés par Madame Geneviève Pecqueur, fille de Bertrand Nogaro<sup>1</sup> et nièce de Marcel Tournier. La majorité des autres documents (généreusement mis à disposition par mes cousins Jérôme et Christian Fournet, ainsi que Jean-Christophe Tournier) proviennent de la même source. La documentation généalogique est le fruit de recherches entreprises par ma cousine Béatrice Tournier. Je remercie vivement tous les autres membres de ma proche famille et mes amis qui d'une manière ou d'une autre ont permis et/ou participé à l'élaboration de ce livre.

Le lien entre ces deux hommes de sciences, David di Napoli et Marcel Tournier, est-il le fruit de l'imaginaire ou le reflet de la réalité ? Nul ne le saura. À l'image de chacun d'entre nous, qui découvre au fil des chapitres de sa vie, ce ou ces inconnus qui sommeillent en lui, nous nous posons la question : cette part de mystère, nous livrera-t-elle un jour tous ses secrets ? Cet élan créateur qui aspire à rendre réel l'imaginaire, est-il marque de famille ou pure coïncidence ?

---

1 Passages tirés des souvenirs d'enfance d'une cousine née en 1914 Madame Geneviève Pecqueur-Nogaro fille de Bertrand Nogaro, juste avant la tourmente de la Première Guerre mondiale.

Première partie

**David di NAPOLI**  
(1840-1890)

*Il donnait deux fois parce qu'il donnait vite.*  
(Sénèque)





# Chapitre 1

## Naples 1856

Quelle nuit ! Mon père est en proie à de grandes souffrances. Spectateur impuissant, je le vois devant moi, allongé sur son lit recouvert d'un drap en coton effiloché et d'un plaid en laine mitée. Ses mains aux veines devenues de plus en plus apparentes au fil des années sont encore fines et délicates. Atteint d'un glaucome de l'œil droit et peu après de l'œil gauche, il a imperceptiblement perdu l'usage de la vue et par extension celle de ses dix doigts. C'est un drame pour le « Brodeur » en titre d'une grande et belle église de Naples, lui qui reprisait les dentelles sur les longues et vaporeuses robes des Saintes Vierges aux expressions immuables, lui qui leur crochetait de nouvelles collerettes pour remplacer celles avachies et jaunies par les années et les fumées noirâtres des cierges. Seul maître d'un savoir-faire ancestral, cet art n'avait plus de secret pour lui. Il crochetait napperons de toutes formes et tailles aux motifs sobres ou sophistiqués, placés aux coins et recoins de la chapelle.

« Un seul cierge sans napperon eût été une hérésie, la main de l'homme doit impérativement tendre vers celle de Dieu », pensait-on en ces temps-là.

Depuis que notre mère notre douce Marie-Joséphine a été foudroyée par un mal inconnu, notre père n'est jamais redevenu lui-même. Quant à Alphonse mon frère de trois ans mon cadet qui suit ses pas et apprend le métier de dessinateur en broderies et moi qui aspire à autre chose, ni lui, ni moi n'avons été en mesure de lui payer les soins dont il aurait eu besoin pour se remettre sur pied. Devenir témoin de la perte de ses propres facultés physiques, c'en était véritablement de trop pour un homme d'une telle sensibilité.

Je suis désespéré car j'ai l'impression que son envie de rester parmi nous ici-bas s'estompe, tels ces rêves des premières heures du matin qui vous échappent en un claquement de doigts.

« Continuer à vivre, s'accrocher à une illusion, à quoi bon », doit-il penser.

Comme tout bon père, il ne veut pas nous alarmer et le silence reste son seul moyen de communication. Là où tout est dit ou rien n'est rien, à moi de choisir.

Bien des images me reviennent en boucle telles ces soirées passées à ses côtés où il nous initiait au métier de dessinateur en broderies. Comme j'étais plus âgé que mon frère et que j'apprenais vite, j'avais droit à quelques après-midi pour m'adonner à mes loisirs. C'est alors que je m'amusais à modeler de petites souris en terre glaise à l'intérieur desquelles j'introduisais un ressort qui les faisait sautiller. Je m'empresais ensuite d'aller les vendre pour deux ou trois sous à mes camarades d'école dont le produit se transformait en livres et instruments de mathématiques. Plus tard, j'inventai un procédé pour obtenir des broderies *en relief*, dont une nappe orne l'autel de l'église où mon père était passé maître artisan.

Il était à la fois fier de ses deux fils et inquiet pour lui, car j'avais pressenti qu'il prenait lentement mais sûrement conscience qu'un jour nous le quitterions. N'oubliez pas qu'en ces temps-là à Naples, le dernier né de la fratrie était destiné à devenir le bâton de vieillesse de ses parents et je doute qu'Alphonse eût été en mesure de jouer ce rôle.

Bien que ce père si aimant et si aimé ne fût que dans la première moitié de sa cinquantaine, c'est à ce moment-là qu'il décida de nous laisser la voie libre. C'était en 1856 et je n'avais alors que seize ans. Aussi, me retrouvai-je subitement seul

avec mon jeune frère. Ma famille napolitaine nous vint en aide et voyant mon désir de devenir ingénieur, ils se renseignèrent auprès de l'École des ponts et chaussées de Naples. Pour y accéder, il fallait se présenter à un concours d'entrée et les candidats devaient impérativement avoir atteint l'âge de 18 ans.

« David, tu es trop jeune, tu n'as pas l'âge requis pour passer le concours d'entrée dans cette école. Ici à Naples – et mets-toi ça bien dans la tête – les règlements sont impitoyables, mais puisque tu insistes tant, et même si nous ne disposons que de petits moyens, nous nous cotiserons pour te faire prendre quelques cours de mathématiques ». J'en étais fou de joie et plus j'en apprenais, plus ma curiosité était piquée. La date butoir de l'examen arriva et en franchissant le pas de porte, les uns et les autres me firent un clin d'œil avec un soupçon d'inquiétude dans la voix :

« David, nous te souhaitons bonne chance, mais ne l'oublie pas, tu n'as pas l'âge requis. Tu viens d'avoir dix-sept ans et le minimum est de dix-huit ans » !

L'examen se passa bien, du moins à mes yeux et pour la première fois de ma vie, j'eus le grand plaisir de me trouver devant une feuille blanche avec des problèmes mathématiques à résoudre qui, ma foi, ne me semblèrent pas si compliqués. À cet instant, je me revis devant mon petit tas de terre glaise modelé en forme de souris.

« Comment puis-je m'y prendre pour la faire marcher, comment donner vie à ce tas de terre inerte », m'étais-je alors demandé.

Essai après essai, échec après échec, je finis par trouver le juste équilibre entre le poids de la terre glaise et celui du ressort pour donner un semblant de vie à ce petit animal.

« Concentre-toi bien et sois créatif maintenant », pensai-je en scrutant l'énoncé écrit à la main d'une encre brune.

Je ne m'attardai pas bien longtemps car ma feuille d'examen me criait au secours. Pour être honnête, j'en oublie tout ce qui se passa dans ma tête tant j'étais concentré mais je me rappelle avoir été le tout premier à rendre ma copie au superviseur qui me regarda d'un œil à la fois incrédule et amusé. Si j'étais le plus jeune des candidats j'étais également le plus petit de taille.

Je rejoignis mon frère qui m'attendait à la sortie :

« Bravo à toi David, te revoilà, tu as dû travailler à la vitesse d'une étoile filante car je constate que tu es le premier à sortir de la salle. Je n'aime pas être rabat-joie mais je me dois de te le répéter : le règlement est le règlement », dit-il en me tapotant doucement sur l'épaule.

Le plus dur restait à faire : attendre. Il me faudrait un mois avant d'avoir les résultats : trente jours à vingt-quatre heures sans parler des minutes et des secondes. C'était la plus simple des multiplications et pourtant je la recalculais jour après jour, voire heure après heure – un million, plus quantités de centaines et de dizaines de milliers, sans mentionner les unités – le tout en constant mouvement ! De quoi faire tourner la tête à n'importe qui. Aussi, pour alléger mon angoisse et mon impatience je partais tous les jours à la découverte des rues de Naples.

Quelle expérience, j'y croisais des enfants en lambeaux livrés à eux-mêmes, des vieillards, des marchands faisant sécher leurs rangées de spaghettis, des femmes qui transportaient des tapis sur leur tête, des chiffonniers et un mendiant qui fit sur moi une grande impression et dont il est important que je vous parle avant de continuer mon histoire.

Quand j'empruntais la ruelle menant à l'église et que j'arpentais les marches de ces rues étroites fourmillantes de monde, assis sur un poteau en pierre, cet homme tournait la tête et me suivait du regard chaque fois que je passais devant lui. J'avais l'impression qu'il ne voyait et ne regardait que moi. Hommes et femmes – pour certain(e)s encore en possession de quelque timide restes de jeunesse, pour d'autres marqué(e)s prématurément par les affres de la pauvreté et de la maladie – retenons ici que tous et toutes semblaient invisibles à ses yeux.

Un jour alors que je repassai devant lui et lui fis un petit sourire en coin, il pointa son index vers moi et me fit signe de la main de l'approcher. Tout à la fois intrigué et effrayé, je fis quelques pas dans sa direction et lui demandai son nom :

« Comment vous appelez-vous Monsieur » ?

« Je m'appelle Pasquale mon fils et toi comment t'appelles-tu ? », répondit-il d'une voix à la fois rauque et essoufflée.

« David di Napoli », lui soufflais-je à voix basse.

Bien que je ne m'en rendis compte que bien plus tard, c'est à ce moment même, que les premières lettres d'un nouveau chapitre s'inscrivirent dans mon parcours de vie.

« Garde bien ton nom en entier et ne l'oublie jamais mon fils ! », me dit-il en ouvrant tout grand ses yeux cernés de rides profondes.

« Tu en auras besoin quand tu quitteras notre terre natale. Reviens me revoir demain et je t'expliquerai comment je me suis retrouvé réduit à cette misère noire qu'a été la mienne, calamité qui vous consume de l'intérieur. Toi jeune homme

aux yeux sombres et profonds et à cette épaisse tignasse de nous autres Napolitains, que Dieu te préserve de suivre mon exemple ! », répondit-il en regardant dans le vide.

Il ne possédait rien. Sa canne était rafistolée par un bout de bois pour lui donner la longueur nécessaire à le soutenir à chacun de ses pas. Ses chaussures n'étaient que deux bouts de ficelles, morceaux de cartons et tissus amassés au hasard de ses pas, sans m'aventurer à décrire l'état de sa paire de pantalons et de sa veste. Il n'y avait rien à lui envier si ce n'est une chevelure et une barbe blanches si drues et si longues que l'on aurait pu croire le père Noël débarqué du grand nord. À vrai dire, il m'aurait été impossible de lui donner un âge. La misère se moque des années mais le regard de cet homme avait quelque chose d'ensorcelant. Aussi décidai-je d'aller lui rendre une nouvelle fois visite le lendemain, et il serait mal venu de ne pas vous en faire le récit détaillé pour que la suite ne vous semble pas surréaliste.

« Ah, te voici », me dit-il en me voyant s'approcher de lui.

« Je ne savais pas si tu reviendrais car en général les gens me fuient. Je leur fais peur moi mais toi tu n'es pas de ceux-là ! Approche-toi, approche-toi ! Je vais te révéler quelque chose dans le creux de l'oreille ».

J'hésitai car je n'avais jamais été si près d'une personne dans un tel état de décrépitude. Ma curiosité l'emportant, je m'avançai.

Voici ses paroles, paroles, qui après avoir quitté ma ville natale résonnèrent longtemps en moi.

« Cela fait un petit moment que je te remarque, jeune homme : en dépit de ta petite taille, ta façon de te tenir droit et de sauter allègrement d'une marche à l'autre le long de cette ruelle en pente, ton regard scrute d'un œil de lynx tout ce

qu'il voit autour de lui, en voilà de rares qualités ! Rester ici dans notre vieille Naples serait un crime : trop d'interdits, trop de règlements et si peu d'aide pour nous autres défavorisés. Jeune, j'aurais tant souhaité avoir une profession et devenir un honnête homme mais sans père ni mère comment se faire une place si ce n'est avec ceux de son espèce !

Livré à moi-même à un tout jeune âge, je me retrouvai dans les rues, d'abord dans celles des mendiants dits heureux les « *Lazzaroni* », des enfants comme moi pieds nus habillés de loques qui s'amusaient avec des bouts de rien. Notre intérieur était à l'extérieur, près des bâtisses à plusieurs étages serrées les unes contre les autres sous des rangées de linge propre séchant aux rayons d'un soleil napolitain. Installés au bas de ces dernières, avec lits en fer forgé rouillées, chaises en paille éventrées, marmites noires de saleté pour faire bouillir de longs spaghettis ingurgités à la main, nous ne nous sentions pas seuls et nous étions libres.

Vint l'époque des mendiants dits « malheureux » où nous n'avions même pas de refuge ni de près ni de loin pour les jours de pluie, d'orages et de vents tumultueux où la nature détruisait d'un coup de baguette magique nos maigres semblants d'habitations. En ces temps-là, la seule qualité que je me découvris était celle de pouvoir prédire ce qui allait se passer le lendemain et dans un avenir plus éloigné. Sans fausse modestie, jusqu'ici je ne me suis que rarement trompé.

Maintenant, écoute-moi bien : pour toi, je vois des horizons nouveaux plus au nord, quelque part loin des rues de Naples. Je vois des wagons et des rails de trains. Quitte, quitte tout dès que tu le pourras : le Vésuve, la baie et son port avec ses impressionnants bateaux à voile, l'église de « *San Francesco di Paolo* », la colonne de la Vierge à la « *Piazza Trinità Maggiore*, en passant par la « *Piazza dei Martiri* », de reluisants vestiges d'un riche et beau passé, mais un mur infranchissable pour te construire un bel avenir.

Regarde cette minuscule fourmi juste à tes pieds. Observe la vitesse à laquelle elle se déplace à en juger la longueur de ses pattes articulées. Plus encore, elle transporte une miette plus grande et lourde que sa propre taille. Scrute ses antennes, elle sait dans quelle direction se déplacer. C'est impressionnant n'est-ce pas ?

Dans ces contrées lointaines, tu connaîtras l'amour à deux reprises avec ta femme qui te donnera deux enfants et une autre dame mais là je ne saurai t'en dire beaucoup plus. Tu ne verras cette dernière que de temps à autre mais un fils naîtra de votre union furtive. Fait troublant, ce dernier héritera de tes capacités hors du commun. À ton image, découvertes et innovations seront les mots d'ordre qui jalonnent également le cours de sa vie.

Comment expliquer de tels miracles ? Bien que je ne sois jamais allé à l'école, tout porte à croire que ce n'est que dans un environnement favorable que des exploits voient le jour. Hélas, tout cela ne sera pas possible pour toi ici à Naples, David.

**« Un dernier conseil, prends garde, ne perds jamais ton temps car si ceux de ta famille sont nés avec cette intelligence exceptionnelle, en contrepartie, leurs années de vie sont comptées ».**

Sur ce, il me fit un de ses grands sourires édentés et me dit de revenir le voir quand je m'en sentirai l'envie ou le besoin.

Peu après, l'enveloppe avec les résultats de mon concours arriva dans notre boîte aux lettres. Je l'ouvris et découvris écrit en lettre majuscules : TOUTES NOS FELICITATIONS Monsieur DI NAPOLI, VOUS AVEZ OBTENU LE SCORE LE PLUS ELEVE. UNE MEDAILLE EN BRONZE VOUS SERA REMISE. J'étais aux anges, les meilleurs résultats,

une médaille rien que pour moi ! Lorsqu'un sourire jusqu'aux lèvres, je montrai fièrement cette lettre à ma famille leurs sourires de joie se crispèrent. En me pointant sur le postscriptum écrit en toutes petites lettres en bas de page, voici ce que je découvris :

« Bien que le candidat David di NAPOLI ait obtenu le meilleur score et a droit au premier prix, nous sommes au grand regret de ne pas pouvoir l'intégrer dans notre institution en octobre prochain. Selon notre règlement interne, il est stipulé que, sans exception aucune, tout candidat n'ayant pas atteint l'âge de dix-huit ans n'est pas admissible dans notre école ».

Je m'effondrai : m'octroyer une médaille, la belle consolation, une pièce en bronze pour, d'un coup de massue, me priver injustement d'un laissez-passer pour un avenir qui venait de me tendre les mains, quelle ignoble injustice !

Révolté, je retournais régulièrement rendre visite à Pasqualo qui m'encourageait à patienter.

« Attends un peu mon petit, le jour de tes dix-huit ans approche et tu pourras quitter la ville. Prépare ton départ sans tarder », me répétait-il à chacune de mes visites.

Ces dernières se firent de plus en plus rares car Pasqualo ne montait plus régulièrement la garde « à son poste ». Un jour alors que je m'en revenais pour la troisième fois consécutive sans le trouver, je m'en inquiétai et demandai de ses nouvelles à un habitant du quartier.

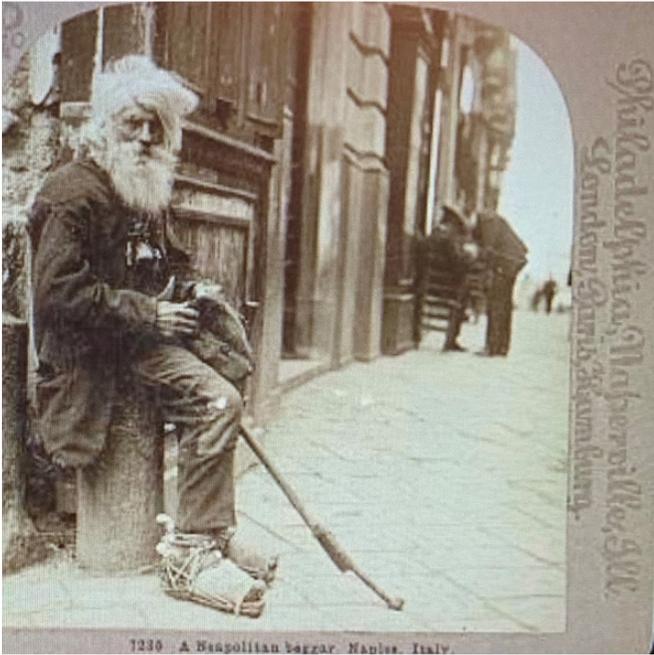
Ce dernier baissa les yeux et m'apprit que la rumeur voulait que Pasqualo soit décédé d'une crise cardiaque ».

« Sans prévenir et sans foi ni loi, la mort en a fait son affaire », me dit-il.

C'est alors que notre toute dernière conversation me revint à l'esprit. D'une voix fatiguée et solennelle à la fois, telle celle d'un oracle, Pasquale s'était penché sur moi comme pour me faire un dernier aveu.

« David, c'est difficile de parler de ces choses-là. Je pressens que dans une dizaine d'années nous autres Napolitains seront frappés par une malédiction. Serais-je un de ceux-là, serais-je encore de ce monde » ?

C'était peu dire ! Pasquale disparut de ma vie mais son esprit resta à tout jamais gravé en moi.



*Le mendiant*



*Préparation des spaghettis*



*Un chiffonnier*



*Femmes transportant des tapis*